



**HAL**  
open science

# Ville décor, ville substitut, ville habitée : les représentations différenciées de Montréal dans les séries télévisées

Marie-Laure Poulot

## ► To cite this version:

Marie-Laure Poulot. Ville décor, ville substitut, ville habitée : les représentations différenciées de Montréal dans les séries télévisées. Bulletin de l'Association de géographes français, 2023, Les dimensions géographiques des séries télévisées, 100 (4), pp.565-587. 10.4000/bagf.11911 . hal-04455245

**HAL Id: hal-04455245**

**<https://hal.science/hal-04455245v1>**

Submitted on 3 Oct 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# Bulletin de l'association de géographes français

Géographies

100-4 | 2023

Les dimensions géographiques des séries télévisées

---

## Ville décor, ville substitut, ville habitée : les représentations différenciées de Montréal dans les séries télévisées

*Scenic city, substitute city, inhabited city: differentiated representations of Montreal in television series*

Marie-Laure Poulot

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/bagf/11911>

DOI : 10.4000/bagf.11911

ISSN : 2275-5195

### Éditeur

Association AGF

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2023

Pagination : 565-587

ISSN : 0004-5322

Ce document vous est fourni par Université Paul Valéry Montpellier 3



### Référence électronique

Marie-Laure Poulot, « Ville décor, ville substitut, ville habitée : les représentations différenciées de Montréal dans les séries télévisées », *Bulletin de l'association de géographes français* [En ligne], 100-4 | 2023, mis en ligne le 30 janvier 2024, consulté le 03 octobre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/bagf/11911> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bagf.11911>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

# Ville décor, ville substitut, ville habitée : les représentations différenciées de Montréal dans les séries télévisées

(SCENIC CITY, SUBSTITUTE CITY, INHABITED CITY: DIFFERENTIATED REPRESENTATIONS OF MONTREAL IN TELEVISION SERIES)

**Marie-Laure POULOT\***

RÉSUMÉ – *La ville de Montréal constitue une destination importante de tournages au Canada (après Toronto et Vancouver), à la fois nationaux et internationaux (notamment états-uniens). L'article souhaite comparer les lieux de tournages, les représentations de la ville à l'écran et les imaginaires géographiques liés à Montréal : dans quelle mesure le choix des lieux de tournage entraîne une image sélective de la ville de Montréal en fonction des productions et des publics ? Si la ville de Montréal est ainsi souvent utilisée comme décor de ville générique ou ville substitut dans les séries états-uniennes, certaines productions québécoises font au contraire le choix d'un ancrage territorial fort. L'utilisation de méthodologies croisées permet d'interroger la notion d'imaginaire appliquée à la ville de Montréal, et les écarts constatés entre une ville qui se donne à voir pour l'extérieur et une ville qui se donne à voir pour les habitants, une ville habitée. L'article se penchera ainsi sur la mini-série « Je voudrais qu'on m'efface » qui, centrée sur « l'habiter » dans le quartier Saint-Michel, un quartier populaire et multiculturel, montre un dépassement de certaines représentations de la ville proposées dans d'autres séries et vient nourrir l'imaginaire montréalais.*

Mots-clés : *Séries télévisées – Représentations – Imaginaires géographiques – Tournages – Habiter – Montréal – Canada – Québec*

ABSTRACT – *The city of Montreal is an important destination, behind Toronto and Vancouver, for filming in Canada, both nationally and internationally (especially for U.S. filmmakers). The article aims to compare filming locations, representations of the city on screen and geographical imaginaries linked to Montreal: to what extent does the choice of filming locations lead to a selective image of the city of Montreal according to the productions and the audiences? While the city of Montreal is often used as a generic or substitute city setting in American series, some Quebec productions choose, on the contrary, a strong territorial anchoring in more peripheral neighborhoods. The use of cross-methodologies allows us to question the*

---

\* Maitresse de conférences en géographie, UMR 5281 ART-Dev (CNRS / Universités Paul Valéry Montpellier 3 / Montpellier 1 / Perpignan / CIRAD) Université Paul Valéry Montpellier, Route de Mende, 34199 Montpellier cedex 5 – Courriel : marie-laure.poulot@univ-montp3.fr

*notion of the imaginary applied to the city of Montreal, and the discrepancies observed between a city that is seen from the outside and a city that is seen by its inhabitants, an inhabited city. The article will focus on the mini-series “Je voudrais qu'on m'efface”, which takes place in the working-class and multicultural Saint-Michel district, in order to examine the inhabitation of the district as it is represented on screen, thereby overcoming certain representations of the city in other series and nourishing the Montreal imaginary.*

Keywords: *TV series – Representations – Geographical imaginaries – Filming – Living – Montréal – Canada – Quebec*

Montréal est devenue une destination importante de tournages, avec des productions locales et canadiennes, mais aussi de plus en plus de tournages étatsuniens depuis les années 1990. La ville reste toutefois derrière « *Toronto (autour de 50%) ou Vancouver où près de 90% des tournages sont effectivement américains* » [Bellavance 2003, p. 101]. Parallèlement aux longs-métrages, la ville accueille également des séries télévisées qui contribuent de façon plus importante aux retombées économiques, en pérennisant la venue d'équipes de production sur plusieurs années (si la série compte plusieurs saisons)<sup>1</sup>. Or, « *le créneau à exploiter pour Montréal n'est d'ailleurs peut-être pas tant celui des longs métrages de fiction conventionnels, branchés sur Los Angeles tout près de Vancouver, que celui des séries télé, où New York, à deux pas de Montréal prédomine* » [Bellavance 2003, p. 118].

La ville de Montréal constitue donc un terrain de choix pour étudier les représentations télévisuelles de l'espace urbain [Pleven 2011, Staszak 2014, Denmat 2021]. L'article souhaite comparer les lieux de tournages, les représentations de la ville à l'écran et les imaginaires géographiques liés à Montréal. Je définis les représentations comme des « *formes de sélection et de (ré) interprétation du réel* » [Di Méo 2008, p. 4] et l'imaginaire géographique selon la formule de Debarbieux soit un « *ensemble d'« images mentales » en relation qui confèrent, pour un individu ou un groupe, une signification et une cohérence à la localisation, à la distribution, à l'interaction de phénomènes dans l'espace. L'imaginaire contribue à organiser les conceptions, les perceptions et les pratiques spatiales* » [Debarbieux 2003, p. 489, cité in Bédard, Augustin et Desnoilles 2012, p. 5]. A la manière de la littérature qui permet d'interroger les imaginaires populaires « de » la ville [Brousseau 2022, p. 134], la géographie dans la série télévisée peut devenir révélatrice ou médiatrice des imaginaires liées à l'espace urbain.

<sup>1</sup> Cette tendance mondiale est « aussi alimentée par la multiplication des services de diffusion comme Netflix et Amazon Prime Video. Voir Julien Arsenault, « Une année record... et une autre à venir... », *La Presse*, 3 février 2022, [https://plus.lapresse.ca/screens/8d788a30-a0e8-4c09-8b42-dbf494d2f47%7C\\_0.html](https://plus.lapresse.ca/screens/8d788a30-a0e8-4c09-8b42-dbf494d2f47%7C_0.html), consulté le 6 janvier 2023.

L'article fait l'hypothèse d'une représentation différenciée de la ville selon les productions étrangères ou locales et selon les publics visés. En quoi les lieux montrés à l'écran participent de l'imaginaire de la centralité et de la ville internationale dans le cas des séries étatsuniennes et de la montréalité [Morisset & Noppen 2003] dans le cas des productions télévisuelles québécoises récentes ? Cette hypothèse a d'ailleurs été testée pour le cinéma où « *Montréal est [...] un espace de divergence par excellence : d'hyper-utilisée dans les films québécois, la ville apparaît totalement ignorée par le reste de la production cinématographique canadienne* » [Caquard et al. 2012].

L'article se fonde sur l'analyse des permis de tournages des productions télévisuelles grâce aux données ouvertes du Bureau du cinéma et de la télévision de Montréal lequel autorise une cartographie des lieux de tournage, ainsi que sur l'étude de plusieurs séries étatsuniennes (notamment *The Bold Type*) et de séries québécoises (*19.2, Féminin/Féminin, Je voudrais qu'on m'efface*). L'objectif de ces méthodologies croisées est d'interroger la notion d'imaginaire appliquée à la ville de Montréal, et les écarts constatés entre une ville qui se donne à voir pour l'extérieur et une ville qui se donne à voir pour les habitants [Bélanger 2005], une ville habitée. J'adopte ici l'approche défendue par Mathis Stock [2004, 2012] pour qui « *habiter ce n'est pas être sur la Terre ou être dans un espace, c'est faire avec l'espace* » [Stock 2012, p. 59]. La série télévisée met en effet en lumière les représentations spatiales et les imaginaires géographiques, mais aussi les pratiques dans leurs dimensions plurielles – spatiales, temporelles, individuelles, sociales, symboliques – ; mon propos sera centré sur les pratiques en prise avec l'espace, lesquelles s'appréhendent par les tactiques, ruses, compétences spatiales de chacun [Stock 2012]. L'article utilisera plus précisément la mini-série *Je voudrais qu'on m'efface* qui se déroule dans le quartier Saint-Michel, un quartier populaire et multiculturel. Cette série est particulièrement représentative de l'utilisation différenciée de Montréal : alors que la ville de Montréal est le plus souvent utilisée comme décor de ville générique ou ville substitut dans les productions états-unienne ou canadienne, la plupart des productions québécoises font au contraire le choix d'un ancrage territorial fort, volontiers rattaché à un quartier particulier. Plus encore, l'analyse des lieux utilisés dans les séries indique une forme d'inversion des quartiers représentés : le centre-ville, vecteur d'une image de la ville américaine, est surreprésenté, surtout dans les fictions étatsuniennes, quand les séries québécoises font la part belle à des quartiers plus périphériques souvent peu mis en valeur<sup>2</sup>.

Après avoir dressé la géographie des tournages à Montréal et souligné le poids du centre-ville, je m'attacherai à comprendre les formes d'invisibilisation de Montréal dans certaines séries étatsuniennes comme *The Bold Type* : Montréal n'y est qu'un décor à maquiller pour « faire New York » ou tout autre ville nord-américaine. Enfin, à partir de la série *Je voudrais qu'on m'efface* qui participe

---

<sup>2</sup> Je mets ici de côté les imaginaires liés à la banlieue, notamment analysés par Andrée Fortin [2015].

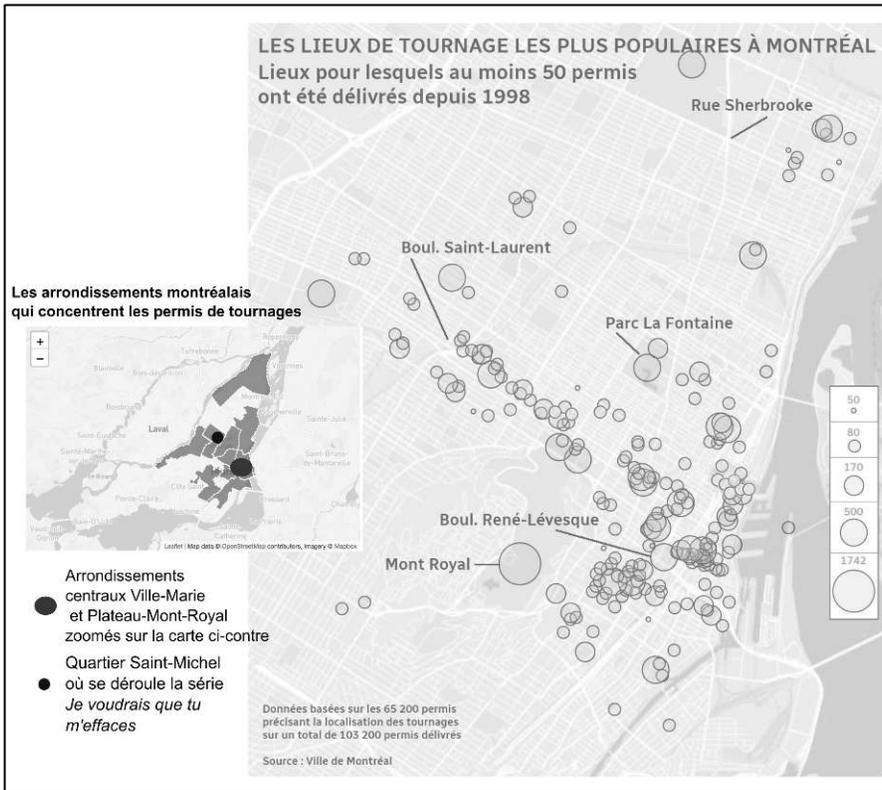
au renouveau de la série québécoise, j'analyserai une autre représentation de Montréal afin de mettre au jour les imaginaires urbains montréalais, plus proches de la ville ordinaire qu'internationale, ceux des quartiers multiculturels et péri-centraux où la question de l'habiter devient centrale.

## 1. Montréal ville de tournage

Si Montréal accueille un certain nombre de tournages, les lieux intra-urbains choisis sont souvent les mêmes et situés dans le centre-ville, dessinant une géographie sélective de Montréal. Cette répartition est liée entre autres aux « *banques d'images de plus en plus exhaustives destinées à répondre aux demandes de producteurs à la recherche de location* » [Bellavance 2003, p. 101], dans une concurrence inter-urbaine à la fois canadienne, nord-américaine et mondiale. La ville devient un produit commercial dans un *benchmarking* de décor interchangeable.

### 1.1. Tourner à Montréal : centre et périphéries

Les tournages (tous types de production confondus, séries télévisées inclus) se concentrent dans quelques arrondissements à Montréal (Fig. 1). Les permis délivrés entre 1998 et 2019 soulignent une forte polarisation du centre de la ville de Montréal. Correspondant approximativement à l'arrondissement Ville-Marie, celui-ci maintient son rôle dominant, « *tant au niveau des services supérieurs que du commerce, des loisirs, des universités (...) et, même, de certaines industries* » [Shearmur 2011, p. 27]. Son centre de gravité se déplace seulement vers le nord et l'ouest, « *s'étendant progressivement le long de quelques artères est-ouest (rues Sherbrooke et Sainte-Catherine) ou nord-sud (boulevard Saint-Laurent et chemin de la Côte-des-Neiges)* » [Sokoloff & Ahtik 1992, p. 466). Ce sont donc des hauts-lieux de Montréal qui apparaissent : le Vieux-Montréal, le quartier des affaires (le *Central Business District*) et le quartier international avec les sièges des organismes internationaux, les parcs Mont-Royal et La Fontaine ou le boulevard Saint-Laurent, notamment dans sa partie centrale de l'arrondissement du Plateau Mont-Royal [Poulot 2017]. S'y ajoutent des artères centrales, aux usages mixtes, concentrant commerces, logements et immeubles de bureaux (Sainte-Catherine, Sherbrooke, René-Levesque). Tous figurent des lieux génériques de villes nord-américaines, notamment dans les séries états-uniennes. Ce choix de localisation promeut une certaine image de la ville (pour des publics étrangers) : le paysage de la *skyline* et du centre des affaires de la métropole américaine. C'est une vision tronquée, qui met de côté certains imaginaires de la ville nord-américaine, notamment celui de la ségrégation et de la relégation.



**Figure 1** – Carte des permis de tournages.

A droite, carte réalisée par Roberto Rocha (CBC News) pour l'article « Connaissez-vous les lieux de tournage les plus populaires à Montréal ? », *Radio-Canada*, 2019

## 1.2. Attirer les tournages et promouvoir Montréal : une géographie sélective

Montréal attire toutefois moins de tournages étrangers que Vancouver et Toronto pour plusieurs raisons : 1. antériorité des aides et crédits d'impôts de la Colombie-Britannique, 2. province francophone où il est plus difficile de trouver une main-d'œuvre ou des figurants anglophones, 3. proximité géographique et même fuseau horaire que Los Angeles pour Vancouver. Mais la ville enregistre une augmentation du nombre de tournages au fil des années grâce aux structures d'encadrement et d'encouragement créées depuis les années 1980, aux échelles fédérale, provinciale et métropolitaine. Au niveau canadien, des crédits d'impôts

et des aides viennent attirer des tournages dans le pays<sup>3</sup> : le Canada est d'ailleurs « *précurseur dans la mise en œuvre de tax shelters destinés à favoriser la venue des productions hollywoodiennes* » [Rot 2019, p. 35]. Des agences provinciales spécialisées mettent en place des aides ciblées en soutien aux tournages, comme le Bureau du cinéma et de la télévision du Québec (BCTQ) au Québec. Enfin, à une échelle plus fine, la métropole accompagne et soutient ces tournages et activités cinématographiques *via* le Bureau du cinéma et de la télévision de Montréal (BCTM). Les productions bénéficient également d'espaces conséquents en termes de studios de tournage : ce sont les studios MELS (à Griffintown) et Grandé Studios (Pointe-Saint-Charles, LaSalle et Côte-Saint-Paul). D'autres projets sont en outre en cours et certains acteurs du secteur<sup>4</sup> appellent de leurs vœux une organisation en hub de production à la torontoise, regroupant dans un même quartier studios de tournage et d'effets visuels, fournisseurs et hôtels où loger l'équipe de production.

Les acteurs provinciaux et municipaux n'offrent pas seulement aides et incitations financières mais orientent également vers certains lieux et certaines représentations de l'espace urbain grâce à leurs catalogues photographiques. Le Bureau du cinéma et de la télévision du Québec (BCTQ) propose une photothèque de décors selon différentes catégories, dans laquelle les producteurs/réalisateurs peuvent « piocher » selon leurs besoins. Montréal y est répertoriée autant comme « ville nord-américaine » (Chinatown, square Dorchester, Place des Arts, rue Sainte-Catherine Est, boulevard Saint-Laurent, etc.), « campagne » (sentiers du parc Mont-Royal ou Jardin Botanique) que « petite ville » (ville de Mont-Royal, rue de Castelnau Est, boulevard Saint-Joseph, etc.), affichant des « Paysages », (routes, sentiers et étangs du parc Jean-Drapeau), des éléments « historiques » (Vieux-Montréal, mais aussi la Petite Italie ou le Vieux Lachine) ou « contemporains » (Parc Jean-Drapeau, Habitat 67, etc.). Au niveau métropolitain, Le Bureau du cinéma et de la télévision de Montréal (BCTM) insiste de même sur le caractère caméléon de la ville, avec « son architecture qui rappelle les grandes villes du monde entier » et les deux clips vidéo du site présentent Montréal « en villes européennes » et « en villes américaines » au cinéma. Si les long-métrages sont particulièrement ciblés<sup>5</sup>, les séries télévisées participent des mêmes logiques, avec un prisme plus américain qu'européen. Dans cette mise en cinéma proposée, la ville est réduite

<sup>3</sup> Citons notamment le programme de Crédit d'impôt pour services de production cinématographique ou magnétoscopique (CISP) qui « accorde aux sociétés de production admissibles un crédit d'impôt correspondant à 16 % des dépenses de main-d'œuvre professionnelle canadienne engagées dans une production agréée ». Voir le site du Gouvernement du Canada, Crédit d'impôt pour services de production cinématographique ou magnétoscopique.

<sup>4</sup> Andrew Lapierre, vice-président exécutif et cofondateur de Grandé Studios citée dans André Lavoie, « Jouer dans la cour des grands », *Le Devoir*, 29 octobre 2022, <https://www.ledevoir.com/culture/cinema/767297/-jouer-dans-la-cour-des-grands>, consulté le 5 janvier 2023.

<sup>5</sup> <https://www.mtl.org/fr/experience/films-tournes-montreal> consulté le 30 décembre 2022.

géographiquement avec un accent porté au centre-ville élargi et décomposée en « séquences photographiques ; elle est découpée, légendée, caractérisée, commentée » dans une esthétique hyperréelle [Gravari-Barbas 1999]. La représentation l’emporte sur l’espace concret et ses images sont alors consommées par la médiatisation. En retour, le choix des lieux de tournages permet un réagencement géographique libre et adapté au lieu du déroulé fictionnel et au format sériel.

## 2. Montréal effacée en « ville américaine »

Cette prédominance du centre-ville dans les tournages de séries télévisées s’explique en partie par l’utilisation de Montréal comme lieu de substitution pour d’autres villes ou comme ville américaine générique.

### 2.1. Montréal comme décor substitut pour New York

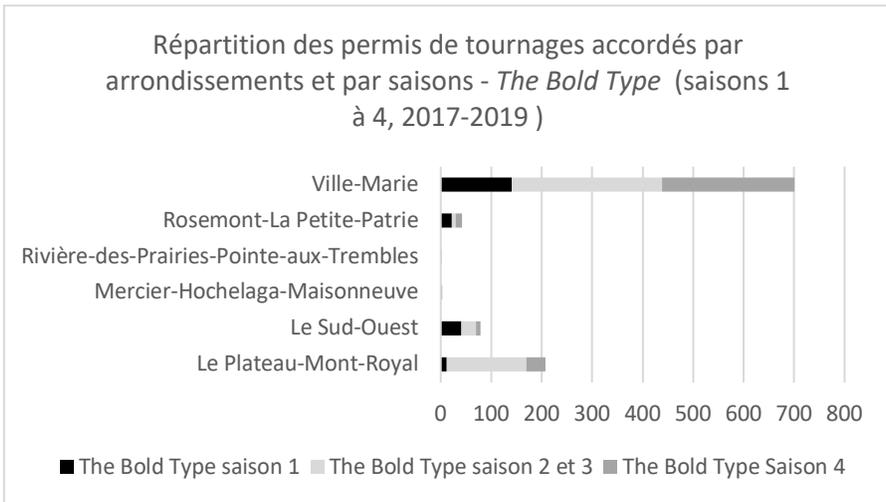
Les séries télévisées permettent, comme les autres productions audiovisuelles, la transformation des lieux de tournages en lieux fictifs ou réels pour les besoins de la narration : la ville est ici utilisée par défaut. Les productions « *en masquent ou en déguisent systématiquement (parfois avec talent) la personnalité. La ville n'est alors que le décor indifférent de récits dont l'action se situe tout à fait ailleurs* » [Bellavance 2003, p. 104].

Montréal fait ainsi office de ville de substitution de New York dans plusieurs séries télévisées. C’est le cas de la première saison de la série *Quantico* (2015-2018)<sup>6</sup> ou encore de la série *The Bold Type* (2017-2021)<sup>7</sup>, toutes deux étatsuniennes. La dernière, diffusée sur la chaîne de télévision câblée Freeform, raconte les aventures professionnelles et sentimentales de trois amies new-yorkaises travaillant chez *Scarlet*, un magazine féminin à succès, dont le personnage de la rédactrice en chef est inspiré de Joanna Coles, la rédactrice en chef de *Cosmopolitan*. La grande majorité des permis de tournage de *The Bold Type* a été accordée pour l’arrondissement Ville-Marie (Fig. 2), avec une focalisation sur le centre-ville et le quartier des affaires.

---

<sup>6</sup> 100 jours de tournage de juillet à décembre 2015 et 72 jours de juillet 2015 à 30 avril 2016

<sup>7</sup> Les saisons 2 et 3 ont engendré 66 jours de tournage d’avril à août 2017 puis 170 jours de tournage entre février 2018 et octobre 2018.



**Figure 2** – Répartition des permis de tournage par arrondissements pour les saisons 1 à 4 de *The Bold Type* (1034 permis accordés).

Source : Réalisation de l'auteurice à partir des données ouvertes « Permis et autorisations de tournage, Ville de Montréal.

Dans cet arrondissement, certains lieux sont particulièrement utilisés : ainsi dans la saison 4 le Square-Victoria (44 permis de tournages sur 329), la Place Jean-Paul Riopelle à l'angle Saint-Antoine-Viger (27) ou la rue Notre-Dame (72). L'équivalence architecturale est recherchée et les bâtiments similaires préférés : gratte-ciels art déco, buildings vitrés ou encore centres commerciaux. Les bureaux fictifs de Safford Publications, où travaillent les protagonistes, ont par exemple été tournés dans l'édifice Jacques-Parizeau de la Caisse de dépôt et placement du Québec qui apparaît dans la plupart des épisodes (fig. 3) : le spectateur peut reconnaître le hall d'entrée avec ses escalateurs d'accès de même qu'en arrière-plan, la verrière colorée du palais des Congrès de Montréal sur la Place Jean-Paul Riopelle.



**Figure 3** – Les bureaux fictifs de Safford Publications dans la série *The Bold Type* (coproduction The District, Sarah Watson Productions, Freeform, Universal Television).

Extérieur du bâtiment (saison 2, épisode 4, 2018, 0'37'') et intérieurs (en haut, à droite, Saison 4, épisode 13, 2020, 19'18'', en bas à gauche, saison 2, épisode 5, 2018, 2'48'', en bas à droite : saison 5, épisode 2, 2021, 28'03'').

Afin de faire passer Montréal pour New York, les cinq saisons de la série privilégient des vues plongeantes au début de l'épisode pour signifier la *skyline* new-yorkaise – un des poncifs visuels récurrents – ou entre certaines scènes, avant de changer d'échelle et de filmer la rue ou des espaces clos.

Ces images vues de haut convoquent immédiatement un imaginaire lié à New York, qui « fait partie du quotidien visuel ou imaginaire de millions de lecteurs et de spectateurs de films et de séries tant la ville se donne à voir » [Le Goix 2013, p. 34].

En extérieur, les rues sont maquillées (noms de rues ou de commerces) avec des éléments ajoutés (stations de métro, présence importante de taxis jaunes), et elles sont filmées à hauteur de personnages pour rendre les rues montréalaises plus difficiles à reconnaître (fig. 4).



**Figure 4** – En haut, les rues filmées à hauteur humaine, afin de masquer les localisations dans *The Bold Type* (saison 2, épisode 5 à gauche, 2018, 26'37'', et saison 2, épisode 7 à droite, 2018, 28'25'').

En bas, les places et cafés montréalais utilisés dans la série : à gauche, l'intérieur du café Le Cagibi (Saison 2, épisode 4, 2018, 9'46''), à droite, le parc Lahaie (Saison 2, épisode 8, 2018, 25'26'').

Dans cette reconstruction, « *le paysage urbain joue un rôle purement secondaire. Moins qu'indicatif, il constitue parfois même un obstacle physique à dépasser, maquiller. C'est un simple support spatial à transformer selon les besoins de la fiction* » [Ambal & Ramos 2018]. Si certains journaux locaux parviennent à resituer les lieux de tournage<sup>8</sup> (de même que certains fans qui s'attachent à reconnaître les lieux utilisés), il reste difficile de retrouver les marques paysagères montréalaises : les cafés montréalais passent pour new-yorkais, comme le Cagibi café, sur le boulevard Saint-Laurent en face des studios Ubisoft ; les parcs également, à l'image du parc Lahaie sur le même boulevard. La ville suggérée est ainsi associée au shopping, aux cafés et restaurants branchés et aux relations amoureuses, la série jouant des stéréotypes new-yorkais partagés avec d'autres séries étatsuniennes et mondialisées [Denmat 2021].

<sup>8</sup> Hugo Dumas, « Montréal, on te reconnaît ! », 12 juillet 2018, *La Presse*, [https://plus.lapresse.ca/screens/2faca3ef-8116-4b89-a31f-b0c520733593%7C\\_0.html](https://plus.lapresse.ca/screens/2faca3ef-8116-4b89-a31f-b0c520733593%7C_0.html), consulté le 10 janvier 2023.

## 2.2. Montréal comme ville générique

Le décor urbain montréalais est également parfois travesti en Toronto (comme dans la série médicale canadienne *Transplant* (2020-)) ou en petite ville du Maine (mini-série étatsunienne *The Truth About the Harry Quebert Affair* (2018)) ou du New Hampshire (la série étatsunienne *The Republic of Sarah* (2021)). Les trois séries sont là encore tournées principalement dans l'arrondissement Ville-Marie, dans une moindre mesure pour *Transplant* qui prend place aussi dans celui du Sud-Ouest et de Côte-des-Neiges-Notre-Dame-de-Grâce.

Dans tous ces exemples, c'est le caractère « international » de la ville qui est utilisé, en accord aussi avec les politiques menées par les autorités métropolitaines en termes d'événementiel, d'architecture et de *branding* (même si les effets restent limités) dans des logiques performatives. D'une certaine manière, « *la faiblesse de l'internationalisation économique de Montréal est compensée par une mise en scène urbaine qui rend la ville métropolitaine. [...] Les décideurs montréalais misent sur un urbanisme transnational afin de mettre en valeur la ville et de lui donner un ancrage pérenne d'internationalité* » [Houllier-Guibert 2010]. Les séries utilisent ces aspects, effaçant ou jouant tour à tour des images et spécificités des formes urbaines montréalaises. Surtout l'instrumentalisation de la ville québécoise en ville américaine « *souligne [...] les effets d'une ère postcoloniale où les images de la ville qui peuplent notre imaginaire sont celles d'une ville américanisée dont on s'efforce d'effacer toutes traces identitaires* » [Lacasse 2003]. Cette pratique « trompe l'œil » pour doubler les États-Unis est très répandue au Canada, comme le propose le slogan de la province d'Alberta : « *It's Africa, it's Arizona, it's Antartica, it's Afghanistan. Actually it's Alberta* » » [Rot 2019] ou le rôle fréquent de « *substitute location* » de Vancouver [Ambal & Ramos 2018]. Le pavillon canadien de la biennale de Venise en 2021, sous le titre « *Impostor Cities* »<sup>9</sup>, interrogeait précisément cette tendance des villes canadiennes à jouer le rôle d'autres villes, notamment étatsuniennes.

Si Montréal peut revêtir les traits de la ville américaine au sens large, elle peut également passer pour ville européenne, et notamment pour Paris. L'épisode 10 de la saison 2 de la série *The Bold Type* se déroule dans la capitale française, dans les rues de Montréal. Les masques évoluent alors : les scooters remplacent les taxis, les terrasses de café avec serveurs en costumes les intérieurs, et les pavés et immeubles de pierre grise, les façades des gratte-ciels vitrés (fig. 5).

<sup>9</sup> Voir le site <https://impostorcities.com/fr> et <https://www.nytimes.com/2021/05/20/arts/canada-movies-cities-venice-biennale.html>, consulté le 10 janvier 2023.



**Figure 5** – *The Bold Type*, saison 2, épisode 10, 2018 (21'03'' et 13'38'') : les rues montréalaises maquillées en rues parisiennes.

L’imaginaire de la ville nord-américaine induit des choix de localisation, eux-mêmes promus par les différents acteurs des tournages. Ce qui compte n’est pas la promotion de Montréal comme ville habitée ou rêvée dans les représentations sociales, mais bien les possibilités offertes en termes de tournages et d’accueil des productions. Ces séries présentent ainsi un effet déterritorialisant, offrant à voir des lieux soit substitués, de lieux véritables dans une fictionnalisation de la ville, soit génériques et standards ou perçus comme tels et représentatifs de la ville nord-américaine (fig. 6). *A contrario*, la localisation hors du centre-ville dans certaines séries québécoises cherche à ancrer la narration dans l’espace urbain montréalais en donnant à voir une autre représentation urbaine.

Lieux montrés à l'écran	Types de lieux
Lieux génériques urbains	Rues, intérieurs (logement, bureaux, cafés et restaurants), façades d'immeubles
Lieux génériques new-yorkais	Vues de haut, vues de la <i>skyline</i> Indices : taxis jaunes, stations de métro
Lieux génériques parisiens	Rues pavées, terrasses de café Indices : scooteurs, uniformes des serveurs

**Figure 6** – Tableau répertoriant les différents types de lieux utilisés et montrés dans la série *The Bold Type*.

### 3. Montréal, ville vécue dans les séries québécoises

Montréal est alors utilisée pour elle-même en tant qu'espace urbain montréalais, situant l'action dans des quartiers péri-centraux ou périphériques, interrogeant plus fortement l'habiter montréalais. Cette approche vient nourrir les imaginaires géographiques montréalais, grâce à des représentations différentes des habitants et des lieux à l'écran.

#### 3.1. Des séries québécoises ancrées dans les quartiers montréalais

Si Montréal est un lieu de tournages pour les séries étatsuniennes, elle l'est aussi pour les fictions télévisuelles québécoises dont la production est importante tant quantitativement que qualitativement [Barrette & Picard 2015]. Certains chercheurs soulignent un renouveau actuel des productions de la province, qui sont passées du *téléroman* (des années 1950 aux années 1980) à la *télé série* (depuis 1986 à 2004) et enfin à la *sériété* qui participerait à la *télé d'auteur* [Barrette & Picard 2015]. Les auteurs soulignent deux éléments caractéristiques de l'originalité des productions québécoises : tout d'abord, « la « survivance » d'une structure de production et de diffusion mixte (publique et privée) » [Barrette & Picard 2015, p. 119] et le poids de Radio-Canada dans l'indépendance et la possible prise de risque. « *Cet attachement historique à une certaine idée de la Culture défendue par la société d'Etat* » se double « *d'une résistance sur le plan symbolique aux nouvelles formes de télévision qui érodent la part traditionnellement dévolue à la fiction* » [ibid p. 120]. Mercédès Baillargeon et Karine Bertrand vont dans le même sens quand elles évoquent un « *mouvement de légitimation de la télévision québécoise à travers la création de séries qui imitent en quelque sorte le modèle américain de la "Quality TV"* » [Baillargeon & Bertrand 2019, p. 141].

*A contrario* des séries étatsuniennes, ces séries télé contemporaines québécoises prennent le territoire montréalais comme lieu du déroulé de l'action et plus encore un quartier spécifique. La série *19-2* de Réal Bossé et de Claude Legault (2011-2015, Ici Radio-Canada Télé), qui s'inscrit totalement de ce renouveau, est ainsi tournée et installée dans le quartier d'Hochelaga-Maisonneuve et de Verdun. Elle met en scène le quotidien de deux patrouilleurs de la police métropolitaine de Montréal (19 étant le poste et 2 le numéro de la voiture)<sup>10</sup>. L'arrondissement du Plateau-Mont-Royal accueille quant à lui la sitcom *les Bobos* (2012-2013 diffusé sur Télé-Québec) qui dépeint de manière ironique le quotidien d'un couple du Plateau-Mont-Royal. On peut également évoquer la websérie<sup>11</sup> *Féminin/féminin* de Chloé Robichaud (sur la plateforme ICI TOU.TV lancée en 2010 par Radio-Canada) qui se situe dans le quartier du Mile End au sein du même arrondissement. Représentée autant par des lieux publics (rue ou parc Laurier) que commerciaux (bar le Royal Phoenix), c'est toute la centralité queer du Mile End du début des années 2010 qui est mise en scène [Podmore 2021]. Une des séries québécoises où le quartier constitue un lieu, un objet et un sujet participant à la narration, est une mini-série sortie en 2021, de 8 épisodes de 20 minutes, *Je voudrais qu'on m'efface*, produite par Babel Films et réalisée par Eric Piccoli<sup>12</sup>.

### 3.2. Le quartier Saint Michel dans la série *Je voudrais qu'on m'efface* : une triple stigmatisation mise à l'écran, entre lieux montréalais et lieux michelois

La mini-série, adaptation libre du roman éponyme d'Anaïs Barbeau-Lavalette, paru en 2010 (éditions Hurtubise), se déroule dans un immeuble de logements du quartier Hochelaga-Maisonneuve (arrondissement de Mercier-Hochelaga-Maisonneuve). Le roman a bénéficié d'un succès critique<sup>13</sup>, de même que la série (nommée dans la catégorie Meilleure série format court à CannesSéries 2021). L'intrigue se focalise sur trois adolescents (Mélissa, Eddy et Karine) et leurs parents qui doivent faire face à un environnement difficile et de multiples problèmes familiaux : « la pauvreté, la violence et l'enfance négligée font partie intégrante des thèmes abordés<sup>14</sup> ».

L'adaptation est « à la fois proche (dans l'esprit et les ambiances) et très éloignée (sur le plan du métissage des personnages) de l'œuvre originale<sup>15</sup> » puisque certains éléments diffèrent au niveau de l'action ou des personnages.

<sup>10</sup> La série, vrai succès public et critique, a d'ailleurs été adaptée en anglais pour le public canadien anglophone (Bravo, CTV, 2014-16).

<sup>11</sup> La Websérie est une série fictionnelle conçue spécifiquement pour le Web (Belanger, 2014)

<sup>12</sup> Une saison 2 est sortie en mars 2023 (ICI TOU.TV), se déroulant 2 ans après les faits de la première saison.

<sup>13</sup> Il a été finaliste du Prix des libraires du Québec (Roman québécois) 2011.

<sup>14</sup> Dossier de presse, *Je voudrais qu'on m'efface*, Babel films.

<sup>15</sup> André Lavoie, « L'autoroute des rêves brisés », *Le Devoir*, 5 mars 2021.

Mais c'est surtout le déplacement géographique qui nous intéresse ici : l'action a été transférée dans le quartier de Saint-Michel (dans l'arrondissement Villieray-Saint-Michel-Parc-Extension). Ce quartier, au nord de la ville, est une banlieue proche (*inner suburb*) et un « quartier tremplin », soit un lieu de transit, « censé permettre la mobilité spatiale et sociale des immigrant-e-s », mais qui constitue aussi un espace « d'établissement et d'intégration sur le plus long terme » [Reiser 2020 p. 122]. Ce « quartier multiethnique qui entretient un rapport marginal avec la centralité urbaine » [Jolivet & Carré 2017] est exclu des quartiers habituellement représentés à l'écran ; et c'est précisément un aspect que souhaite renverser l'équipe de la série (le réalisateur est originaire du quartier) qui « a tenu à rester fidèle à la réalité multiculturelle de Saint-Michel, quartier qu'elle juge sous-représenté à la télévision et au cinéma<sup>16</sup> ». La diversité du quartier Saint-Michel montrée à l'écran révèle un quartier racialisé, stigmatisé et associé aux gangs de rue [Laforest 2019, Reiser 2020] et la série embrasse les aspects médiatisés de violences, drogues et de paupérisation. Elle souligne ainsi la triple stigmatisation dont fait objet le quartier : symbolique, socio-économique et en lien avec la morphologie urbaine [Reiser 2020].

Il convient de noter que les deux arrondissements, Mercier-Hochelaga-Maisonneuve et Villieray-Saint-Michel-Parc-Extension, partagent les mêmes problématiques sociales : ils concentrent respectivement 28,9% et 36,2% de ménages sous le seuil de faible revenu<sup>17</sup> (la moyenne de l'île étant 29,5%)<sup>18</sup> – c'est paradoxalement l'arrondissement Ville-Marie qui concentre 40,9% de ménages sous le seuil, mais cet aspect est très rarement montré à l'écran. Ainsi, la situation des personnages, les rapports sociaux empreints de violence, les images du quartier ou encore les dialogues conçus dans le roman pour Hochelaga peuvent totalement s'appliquer à Saint-Michel. Une des héroïnes, Karine, fait écho à la situation géographique du livre : elle a été transférée de son école à Hochelaga et vient de déménager dans Saint-Michel. Lors d'une discussion avec un de ses camarades, elle compare les deux quartiers : « *Hochelaga c'était pas mieux qu'ici. Non vraiment pas. C'était même pire* ».

En revanche, l'aspect multiculturel, peu présent dans le roman, est central dans la série. Le quartier Saint-Michel est en effet un des quartiers les plus multiculturels de l'île de Montréal, avec notamment une forte présence haïtienne. Après une première phase d'immigration entre les années 1950 et 1970, et une seconde, plus importante, qui signe « *le passage d'un exil politique à une migration économique* » [Jolivet 2017], Montréal connaît une troisième

<sup>16</sup> <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1652280/je-voudrais-qu-on-m-efface-serie-anais-barbeau-lavalette>, consulté le 16 décembre 2022.

<sup>17</sup> « Les seuils de faible revenu sont des seuils de revenu en dessous desquels une famille est susceptible de consacrer une part plus importante de son revenu à l'achat de nécessités comme la nourriture, le logement et l'habillement qu'une famille moyenne » (Statistique Canada).

<sup>18</sup> Montréal en statistiques, *Atlas sociodémographique*, Ville de Montréal, recensement de 2016 ; Ville de Montréal, Service de l'habitation de la Ville de Montréal, *Profil des ménages et des logements*, édition 2020.

vague (depuis les années 1990), en lien avec la situation instable de l'île, en termes économique, social, politique et environnemental. Montréal constitue aujourd'hui la ville qui « *concentre la population haïtienne la plus importante à l'étranger (après celle des États-Unis). Les Haïtiens forment ainsi le premier groupe ethnique à Montréal* » [Jolivet 2017]. Cette dimension est très présente dans la série, tant chez les personnages (la mère d'Eddy), les lieux de la communauté (la coiffeuse dans l'épisode 4), les dialogues (des dialogues en créole sous-titrés) ou encore la mention de la maison d'Haïti qui accueille la mère d'Eddy à la fin de la série après un énième épisode de violence de la part de son compagnon. Cet organisme communautaire fondé en 1972 est aujourd'hui un des principaux centres d'accueil et de services pour les migrants haïtiens. Il a également constitué un espace ressource pour la série qui « *par souci de réalisme et de cohérence, a fait appel aux intervenants et intervenantes en travail social de la Maison d'Haïti afin de mieux comprendre les enjeux auxquels fait face ce quartier et le quotidien vécu par les jeunes* <sup>19</sup> »



**Figure 7** – Le dépanneur à l'angle de la 14<sup>ème</sup> avenue et la rue Emile-Journault (épisode 6) et les marches de l'église Saint-Michel sur la 12<sup>ème</sup> avenue au sud de la rue Legendre (épisode 2). Crédits : Babel Films, 2021.

<sup>19</sup> <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1652280/je-voudrais-qu-on-m-efface-serie-anais-barbeau-lavalette>, consulté le 2 novembre 2023.

Ancrée dans des références haïtiennes dont certaines physiques dans le quartier Saint-Michel, la série met aussi en scène des lieux plus génériques du roman, comme la ruelle, l'école, le bloc, le dépanneur (fig. 7) ou la cage d'escalier. Tous ces lieux ont été transposés d'Hochelaga à Saint-Michel, sans difficultés – tant ils sont pour certains montréalais. D'autres, comme les marches de l'église de la paroisse Saint-Michel, espace de rassemblement pour les élèves, sont enfin attachés à Saint-Michel (fig. 7). La série utilise ainsi une panoplie de lieux : des lieux spécifiques au quartier Saint-Michel à des lieux génériques urbains en passant par des lieux typiquement montréalais (fig. 8).

Lieux montrés à l'écran	Types de lieux
Lieux génériques urbains	Ecole, cage d'escalier dans immeuble, parcs, rues
Lieux génériques montréalais	Dépanneur
Lieux spécifiques à Saint-Michel	Noms de rue, maison d'Haïti, église Saint-Michel, coiffeuse, autoroute 40

**Figure 8** – Tableau répertoriant les différents types de lieux utilisés et montrés dans la série *Je voudrais qu'on m'efface*.

Le quartier dans la série est surtout décrit comme un espace de relégation et d'enfermement, avec certes des ressources pour les immigrants (Maison d'Haïti), mais peu de possibilités pour les personnages. Cet enclavement est également lié à la présence de l'autoroute, *la Métropolitaine*, portion de l'autoroute 40 qui traverse Montréal d'ouest en est sur une vingtaine de kilomètres (fig. 9 et 10), et qui devient l'élément central du décor de la série comme elle l'est du quartier. Dans le quartier Saint-Michel, elle porte le nom de boulevard Crémazie : infrastructure visuelle très imposante, elle coupe le quartier en deux et constitue une zone dangereuse en termes de traversée piétonne<sup>20</sup>. Dans la plupart des épisodes, les dialogues sont couplés aux bruits de l'autoroute si bien qu'elle instaure une atmosphère particulière avec les passages incessants des voitures. Paysage sonore et visuel, l'autoroute est visible dès la sortie de l'immeuble où résident les personnages. Elle ne constitue pas un non-lieu ni un anti-lieu macabre comme dans certaines fictions policières, mais elle fait partie de l'espace vécu, central et quotidien des habitants du quartier.

<sup>20</sup> Club des partenaires sport et loisir du quartier Saint-Michel, Vivre Saint-Michel en Santé, « Portrait sur le transport actif et sécuritaire dans le quartier Saint-Michel », Novembre 2013.



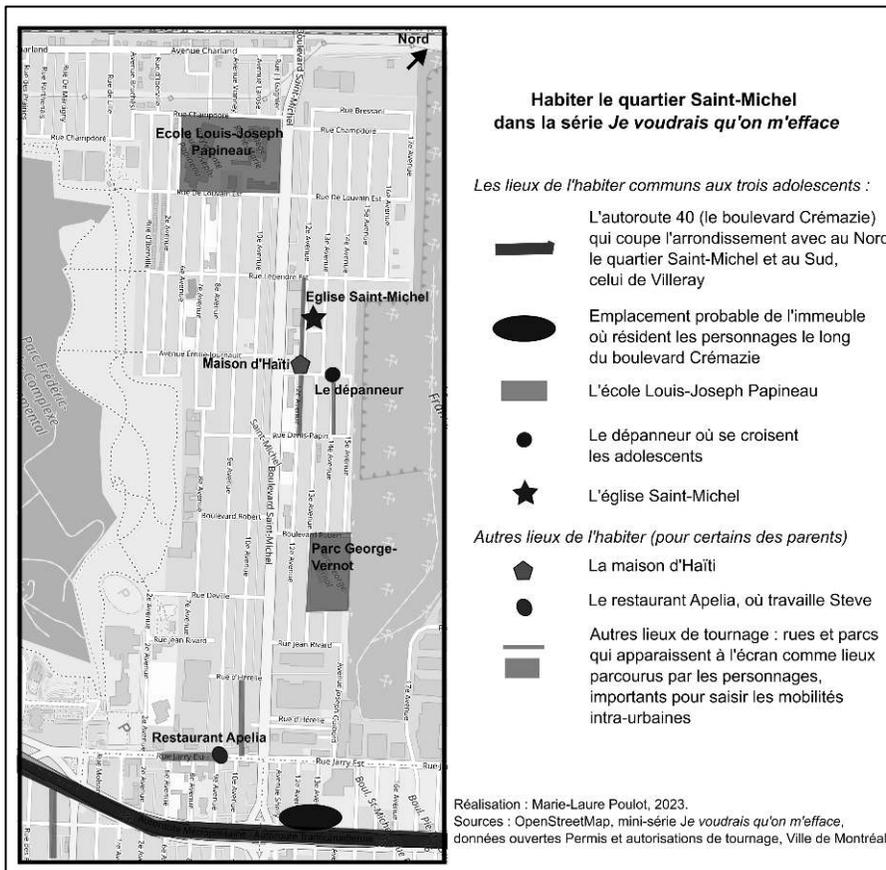
**Figure 9** – L’autoroute 40 à gauche et manifestation : « logement pour tous ». *Je voudrais qu’on m’efface*, épisode 4. Crédits : Babel Films, 2021.

### 3.3. Habiter le quartier Saint Michel dans la série *Je voudrais qu’on m’efface* : « La ville elle dit que j’suis pas au bon numéro »

Ces éléments spatiaux viennent traduire l’habiter en ville, au travers du logement d’abord, mais aussi des pratiques multiples (travail, école, loisirs, mobilités), associées aux représentations [Stock 2004] d’autant que la série ne sort jamais du quartier ainsi érigé en microcosme intra-urbain. Pourtant, les habitants de l’immeuble ne se connaissent pas, ils coexistent simplement dans le même espace de résidence ; si les lieux fréquentés sont les mêmes pour les adolescents, ils diffèrent pour les parents (fig. 10). Ce sont d’ailleurs les enfants qui, à la fin de la série, finissent par se parler et tisser des liens entre les trois familles, *via* l’école mais surtout en réponse à l’expropriation prévue de leur immeuble. Sur ce thème, la série suit le parcours de Steve, le père de Karine, qui cherche à comprendre et à savoir comment réagir quand il reçoit un avis d’éviction de son immeuble. C’est l’occasion d’évoquer l’imbrication des niveaux de juridictions qui rend impossible la compréhension des jeux d’acteurs pour les habitants. Après le premier niveau, le gardien de l’immeuble, Steve téléphone au propriétaire qui le prévient que « *si on veut se plaindre ; faut parler à la Ville* » ;

et la Ville lui conseille de contacter « *la Régie du logement si vous avez des questions par rapport à vos droits* ». Comme tout est lié à l'extension de l'autoroute, Steve se heurte à une autre chaîne de décision : « *pour toute question concernant l'autoroute, je vous invite à téléphoner au gouvernement du Québec puisqu'il s'agit d'une juridiction provinciale* ». Comme l'explique Steve :

« *La ville elle dit que jsuis pas au bon numéro. C'est ça qu'elle dit. Elle arrête pas de me transférer à gauche puis à droite. Fait que c'est rendu que le message d'attente, j'le connais par cœur* ».



**Figure 10** – Carte des lieux de tournages et lieux récurrents du quartier Saint-Michel dans la série *Je voudrais qu'on m'efface* (Réalisation : Marie-Laure Poulot, 2023 ; source : Openstreetmap)

Au final, les habitants ne sont réellement informés que par les médias (épisode 5) :

*« Le gouvernement du Québec donne finalement son aval pour le réaménagement de l'autoroute 40 à la hauteur du boulevard Saint-Michel. Cette décision est en phase avec l'investissement dans le plan de revitalisation de ce quartier mal aimé de la métropole. Le projet redessine les rampes d'accès à l'autoroute promettant de réduire les embouteillages, une meilleure cohabitation avec les transports en commun et une amélioration de la sécurité piétonnaire. Mais cette bonne nouvelle fait aussi quelques mécontents, notamment de la part de certains commerçants, Propriétaires, locataires en bord d'autoroute qui se retrouvent expropriés »*

La série a donné à voir une partie de ces « mécontents » dans l'épisode 4 avec la manifestation improvisée en bas de l'immeuble en question (Fig. 9) dont le déroulé et les slogans rappellent certains des combats menés par des organismes communautaires pour la défense du logement, notamment des locataires. Cette question de justice spatiale revient lors du dernier épisode quand une équipe du téléjournal vient en bas de l'immeuble pour interroger des habitants sur l'avis d'éviction et « la pétition qui circule pour le bloquer » :

*« Comment prenez-vous ce nouveau projet d'aménagement urbain qui vous force à déménager ?*

*C'est pas juste.*

*Et qu'est-ce que vous pensez des revendications stipulées dans la Pétition pour l'arrondissement Saint-Michel ? Est-ce que vous allez vous battre pour avoir le droit... ?*

*Me battre ? [...] De toutes façons on sait que ça donnera crissement rien comme d'habitude... »*

Interroger l'habiter dans la série, c'est interroger la place sociale et spatiale des habitants dans un quartier de la ville de Montréal et par rapport à leurs droits en tant que citoyen : « La place que physiquement nous occupons ne se réduit pas à une simple portion d'espace et renvoie également à ce que nous sommes, ou plus exactement à la façon dont nous nous situons et sommes situés par les autres » [Chabrol & al. 2021]. Dans le cas de Saint-Michel, la stigmatisation du quartier pèse lourdement dans la façon d'habiter le territoire des personnages : pression de l'expropriation, situation familiale et économique compliquée et possibilité d'accompagnement par des réseaux communautaires. La ville – ou plutôt le quartier - n'intervient pas ici comme un décor à masquer, ou une succession d'images pour situer l'action ; elle fait partie intégrante de la série : elle est cadre de vie, contenant et contenu des dialogues, élément déclencheur de l'action. Elle devient même un personnage pour Steve et les autres habitants de l'immeuble en tant qu'entité politique tant les décisions concernant le réaménagement de l'autoroute les impactent. La série interroge alors l'habiter le quartier dans les

différentes pratiques et représentations, mais aussi dans les luttes pour trouver et garder sa place<sup>21</sup>.

## Conclusion

Montréal dans les séries permet d'étudier des territorialités différenciées : les productions télévisuelles étatsuniennes tournées à Montréal promeuvent une représentation déterritorialisée, en utilisant Montréal comme ville substitut ou ville générique et en filmant leurs scènes en grande majorité dans le centre-ville. Plusieurs séries québécoises choisissent en revanche une représentation plus enracinée dans les quartiers montréalais, parfois plus périphériques ou rarement mis en avant, comme Saint-Michel. La langue utilisée participe aussi des représentations spécifiques : l'usage de l'anglais dans un décor de ville générique ou maquillée alors que le québécois – ainsi que d'autres langues parlées par les immigrants – sera utilisé comme élément constitutif de l'identité montréalaise. Mais au-delà des choix spatiaux de tournage, c'est l'imaginaire de Montréal qui est convoqué dans ces séries télévisées. La localisation dans le centre-ville ainsi que divers outils de maquillage des lieux transforment Montréal en ville nord-américaine ou plutôt étatsunienne générique ou spécifique (New York) pour des raisons essentiellement de coût de production et de morphologies urbaines facilement adaptables. Cette image participe de la promotion de Montréal comme ville de tournage et ville caméléon pour s'imposer dans la hiérarchie des métropoles mondiales. La représentation télévisuelle de Montréal dans les séries québécoises – comme *Je voudrais qu'on m'efface* – souligne *a contrario* la diversité montréalaise, tant au niveau socio-économique, multiculturel que sur le plan architectural. Ces imaginaires divergents sur Montréal selon les séries télévisées posent également la question de l'habiter et de l'identité montréalaise, les séries québécoises inscrivant Montréal comme lieu de vie, tandis que la ville n'est que décor dans les séries étatsuniennes. La série, en mettant en scène des personnages dominés dans Saint-Michel, permet enfin une approche critique de la notion d'imaginaire géographique, en mettant au jour la stigmatisation du quartier, les réseaux d'aide existants et les rapports de force à l'œuvre (projet de revitalisation du quartier qui aboutit à l'expropriation des résidents). La notion d'habiter contribue ainsi à enrichir et nuancer les imaginaires géographiques montréalais, en dépassant la seule image internationalisée du centre-ville, comparable à d'autres métropoles nord-américaines. Pour autant, la série *Je voudrai qu'on m'efface* figure aussi, d'une certaine façon, un autre « St Michel générique », au sens de quartier d'immigration, socialement défavorisé, image de la ségrégation urbaine. L'intense circulation des modèles pris en charge pas les séries tend

---

<sup>21</sup> L'expropriation a bien lieu puisque la saison 2 se déroule dans d'autres lieux de résidence.

ainsi à forger des images génériques pour permettre aux téléspectateurs de se reconnaître.

## Références bibliographiques

- AMBAL, J. & RAMOS, A. (2016) – « Vancouver, lieu de substitution : paysage emblématique/paysage générique. », *Entrelacs*, Hors-série n° 4, <https://journals.openedition.org/entrelacs/2153>
- BAILLARGEON, M. & BERTRAND, K. (2019) – « Introduction: le transnationalisme du cinéma et des (nouveaux) médias: le contexte québécois », *Contemporary French Civilization*, vol. 44, n°s 2-3, pp. 137-273.
- BARRETTE, P & PICARD, Y. (2015) - « La série québécoise du nouveau millénaire : une sérïété distinctive », *Alternative Francophone*, vol. 1, n°8, pp. 108-126.
- BÉDARD M., AUGUSTIN J.-M. & DESNOILLES, R. (dir.), (2012) – *L’imaginaire géographique : perspectives, pratiques et devenirs*, Québec, Presses de l’Université du Québec, 396 p..
- BÉLANGER, A. (2005) – « Montréal vernaculaire/Montréal spectaculaire : dialectique de l’imaginaire urbain », *Sociologie et sociétés*, vol. 37, no 1, pp. 13-34.
- BELLAVANCE, G. (2013) - « Montréal polymorphe, Montréal anywhere. Une ville de tournage à l’ère de la délocalisation » in C.Perraton et F. Jost (dir.), *Un nouvel art de voir la ville et de faire du cinéma. Du cinéma et des restes urbains*, Paris, L’Harmattan, pp. 99-120
- BROUSSEAU, M. (2022) – « Littérature et imaginaire géographique », in M. Brosseau, *Tableau de la géographie littéraire*, Pau, PUPPA, Collection Sp@tialités 2, pp. 117-138, <https://una-editions.fr/litterature-et-imaginaire-geographique> [consulté le 05/12/2022].
- CAQUARD, S., NAUD, D. & GONZALÈS, R. (2012) – « Esquisses géographiques des récits cinématographiques Canadiens contemporains », *The Canadian Geographer / Le Géographe canadien*, vol. 56, pp. 508-530. <https://doi.org/10.1111/j.1541-0064.2012.00443.x>
- CHABROL, M., HÉMOND, A. & OLAGNIER, P.-J. (2021) - « Éditorial : « Habitants. Construire sa place ici et ailleurs » », *Territoire en mouvement*, n° 48-49 | 2021, <http://journals.openedition.org/tem/7793>
- DEBARBIEUX, B. (2003), « Imaginaire géographique », in J. Levy & M. Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l’espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 489-491
- DENMAT, P. (2021) – « Les séries télévisées ou la réécriture de la ville : regards croisés entre Johannesburg et New York », *Annales de Géographie*, n° 739-740, pp. 17-37, <https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2021-3-page-17.htm>
- DI MÉO, G. (2008) - « Une géographie sociale entre représentations et action ». *Montagnes méditerranéennes et développement territorial*, n° 23 « Représentation, Action, Territoire », pp.13-21.
- FORTIN, A (2015) – *Imaginaire de l’espace dans le cinéma québécois*, Québec, Presses de l’Université Laval, 274 p.
- GRAVARI-BARBAS, M. (1999) – « La "ville décor" : accueil de tournages de films et mise en place d'une nouvelle esthétique urbaine », *Cybergeo : European Journal of Geography*, <http://journals.openedition.org/cybergeo/1170>
- HOULLIER-GUIBERT, C.-E. (2010) – « Ville internationale, image internationale, le cas de Montréal. Partie 2 : La centralité, levier de l’image internationale des villes nord-

- américaines. L'exemple montréalais », *Géococonfluences*, <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/doc/typespace/urb1/MetropScient8b.htm>
- JOLIVET, V (2017) – « Médias et migration. Territorialités connectées et ancrages au sein de la communauté haïtienne de Montréal (1960-2016) », *Espace Populations Sociétés*, n° 2017/2. <http://journals.openedition.org/eps/7202>
- JOLIVET, V & CARRÉ, M.-N. (2017) – « Métabolisme urbain et quartiers péricentraux dans la métropolisation. L'exemple du quartier de Saint-Michel à Montréal », *Cybergeo: European Journal of Geography*, <http://journals.openedition.org/cybergeo/28067>
- LACASSE, G. (2003) – « La ville-décor. Montréal, de l'espace colonial à l'espace postcolonial » in C. Perraton et F. Jost (dir.), *Un nouvel art de voir la ville et de faire du cinéma. Du cinéma et des restes urbains*, Paris, L'Harmattan, pp. 87-97.
- LAFOREST, J.-M. (2019) – *La convivialité en contexte de grande diversité : le cas du quartier Saint-Michel à Montréal*, Maîtrise en études urbaine, Université du Québec à Montréal – INRS, 162 p.
- LE GOIX, R. (2013) – *Atlas de New York*, Paris, Autrement, 88 p.
- MORISSET, L. K. & NOPPEN, L. (2003) – « La montréalité de Montréal, ou l'invention du paysage montréalais », in L. K. Morisset, P. Dieudonné & J.-F. Simon (dir.), *Réinventer Pays et paysages : Bretagne-Québec, Brest/Québec*, Centre de Recherche Bretonne et Celtique et Institut de Géoarchitecture, Université de Bretagne occidentale, pp. 71-101
- PLEVEN, B. (2011) – « Miami, un décor à l'envers. Géographie comparée de la métropole à travers « Miami Vice » et « Dexter » », *Métropolitiques*, <https://metropolitiques.eu/Miami-un-decor-a-l-envers.html>
- PODMORE, J.A. (2021) – « Far beyond the gay village: LGBTQ Urbanism and generation in Montréal's Mile End », in Alex Bitterman and Daniel Baldwin Hess (ed.), *The Life and Afterlife of Gay Neighborhoods. Renaissance and Resurgence*, Springer, pp. 289-306
- POULOT, M.-L. (2017) – *Le Long de la Main cosmopolite. Promouvoir, vivre et marcher le boulevard Saint-Laurent à Montréal*, Presses de l'Université du Québec, collection Patrimoine urbain, 432 p.
- REISER, C. (2020) – *Se loger dans un quartier tremplin. Trajectoires et stratégies résidentielles des familles immigrantes à Parc-Extension et Saint-Michel*, Montréal, Thèse de doctorat en cotutelle Université de Montréal & Université de Paris, 531 p.
- ROT, G. (2019) – *Planter le décor. Une sociologie des tournages*, Paris, Presses de Sciences Po, 372 p.
- SHEARMUR, R. (2011) – « Montréal 1950-2010 : la métamorphose de l'économie spatiale », Working paper, N°2011-1, INRS, <https://espace.inrs.ca/id/eprint/9249/>
- SOKOLOFF, B. & AHTIK, V. (1992) – « Centralité urbaine et aménagement du centre-ville de Montréal », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 36, n° 99, pp. 463-482
- STASZAK, J.-F. (2014) – « Géographie et cinéma : modes d'emploi », *Annales de géographie*, n° 695-696, pp. 595-604, <https://www.cairn.info/revue-Annales-de-geographie-2014-1-page-595.htm>
- STOCK, M., (2004) – « L'habiter comme pratique des lieux géographiques. », *EspacesTemps.net*, <https://www.espacestemp.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques/>
- STOCK, M., (2012) – « « Faire avec de l'espace » : pour une approche de l'habiter par les pratiques », in O. Lazzarotti & al., *Habiter. Vers un nouveau concept ?*, Paris, Armand Colin, pp. 59-78.